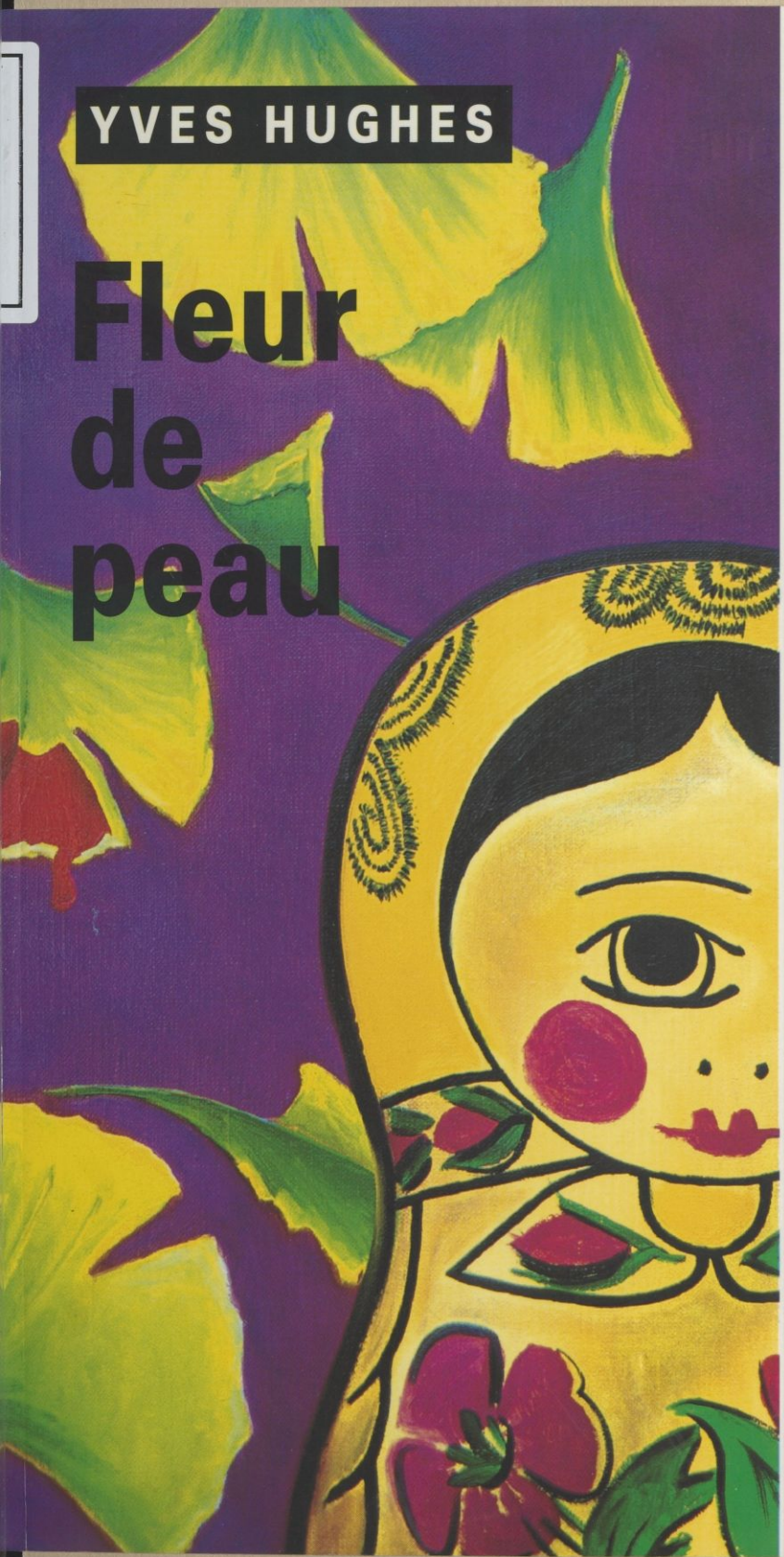
YVES HUGHES

Fleur de peau



l'aube noire

024125560

823

FLEUR DE PEAU

D4
1999-30976

Collection *l'Aube noire*
dirigée par Gérard Meudal

Dans la même collection :

Miguel GARCIA, *la Ballade du poing tendre*
Susan GEASON, *Dogfish*
Susan GEASON, *Sharkbait*
Flemming JARLSKOV, *Coupe au carré*
Dominique PINELLI, *U Fucone*
Pernille RYGG, *l'Effet papillon*
Gunnar STAALESEN, *Brebis galeuses*
Dan TURELL, *Mortels Lundis*
Arthur UPFIELD, *The Melbourne Cup mystery*

Couverture : Antoinette Sturbelle

Illustration : © Marc Quinton

© Éditions de l'Aube, 1998

ISBN 2-87678-458-0

Yves Hughes

Fleur de peau

éditions de l'aube

Du même auteur :

Vieilles Neiges, Gallimard, coll. Page noire
Fausse note, Gallimard, coll. Page noire
Contre la montre, Gallimard, coll. Page noire
Sale temps, Gallimard, coll. Page noire
Plein les poches, Gallimard, Folio-Junior n° 925
Septembre en mire, l'Instant-même, Québec

BIBLIOTHÈQUE DE FRANCE NATIONALE

1

Deux bougies plantées dans un croissant, voilà ce dont il se souvient. Le jour des vingt ans de Lila. Comme deux petits arbres... avait-il dit parce que ça pousse obstiné de chair neuve, parce que ça palpite et nourrit une mémoire. Et ce furent les dernières paroles de Cyril. Pas la mort non bien sûr mais autre chose.

Il lui avait apporté le croissant au lit. L'une des deux bougies tombait, un symbole. Tout ça commençait à foutre le camp. Une sorte d'amour, un goût du temps qui passe en coulées de stéarine chaude, en ongles qui s'allongent et en rendez-vous manqués. Tout ce qui dans la vie part avec les croissants.

Tout ce qui part où ?... demanderait Lila. *Rien !* écrirait Cyril. Mais si, dans quoi, les croissants ?...

2

Aujourd'hui le soleil se lève derrière l'ailante au fond du parc. Pas toujours le même arbre ça dépend des saisons. L'hiver derrière le peuplier noir et l'été dans le grand cyprès chauve. Lila est debout déjà. Cyril quitte la chambre. Les matins ne leur appartiennent pas en commun.

Il vérifie dans sa poche la présence du carnet. Le souvenir des vingt ans de Lila lui ramène en mémoire un

même goût de matin. Non pourtant pas la même saison, ni la même maison, d'autres arbres, de la neige et le charme au bout du jardin, quelques années de moins. Cyril sourit. Un charme au bout du jardin, une définition de Lila.

Au dernier étage, sous le toit, il trouve la porte ouverte et la salle vide. Il fait un pas, allume. Le miroir et la barre d'exercices, le grand piano blanc, les disques par terre sur le parquet, des chaussons roses aux lacets relâchés. Cyril n'évite pas l'insistant reflet du miroir qui occupe un pan de mur entier depuis qu'il a fait restaurer le grenier en salle de danse.

Des miroirs on peut avoir peur, les haïr ou s'en faire des alliés. Ce miroir-là Cyril le combat. Lila non, c'est sa propre image qu'elle combat lorsqu'elle danse.

Cyril veut noter quelque chose, il cherche son carnet. Les contes nous apprennent depuis longtemps que c'est aux miroirs qu'on ose poser les vraies questions. *Si tu savais Lila.* Il décide de quitter la pièce, resserre le foulard autour de son cou en se récitant ces mots intérieurement. Si tu savais Lila. Il a failli penser « entre les dents ». Oui entre les dents et les mordre ces putains de mots !

3

Il est descendu jusqu'au parc. Le parfum de l'herbe et du ciel en plein vent. Les petits féviers d'Amérique, le grand douglas, la clarté vive et sèche des matins pleins de saules. Le peuple des troncs. Un des mots favoris de Cyril : peupleraie. Une envie de multitude en chagrin.

Dans la serre il choisit une rose thé, ressent de nouveau cette douleur dans les reins lorsqu'il se redresse et

revient en courant vers la maison, dans la cuisine où il cherche un vase pour la rose et une feuille de papier.

Cyril sait que Lila va déboucher dans le peignoir amande. Elle boira une tasse de thé avant de remonter là-haut faire quelques exercices, ne pas perdre la mémoire du corps. Il a laissé la porte-fenêtre ouverte sur le parc pour les odeurs du printemps, celles du fleuve et des écorces. Il dispose la théière sur la table, le feuillet où il vient d'écrire, le vase à la rose, le pain grillé que Lila ne mangera pas. Ne pas oublier la confiture de mirabelle elle aime tant ça.

Une lapée de soleil vient sur la nappe lécher la théière, la panière, la petite cuillère, le bol. Et le vase et la rose. Tous ces objets que Cyril articule autour de lui comme un langage. Tous ces objets à travers lesquels Lila viendra inscrire son corps, son rire et le monde.

C'est quand il entend les bulles qu'il se souvient de la casserole. Son projet de café. Mais sa main trop prompte renverse l'eau bouillante sur sa cuisse. Cyril ouvre la bouche et hurle un silence de bête, un râle de neige encastré dans la bouche. Un cri de ouate qu'on n'entend pas.

4

Sur la place du village les forains achèvent de monter les manèges. Dans sa chambre de l'hôtel de la Place, Philémont pose sur son ventre les aventures de John Flocon. Il écoute les bruits de la chambre voisine. On est arrivé dans la nuit. Une femme mon vieux Phil !... Il abandonne Flocon entre les bras sportifs d'une lugeuse hollandaise pour allumer sa première Craven de la journée. Mais mon vieux Phil ton paquet est presque vide !...

Faudra qu'il téléphone à ses clients. Tiens avec son portable tout neuf. Un téléphone tout neuf pour appeler ses clients tout neufs et leur dire que la police fait son boulot mais patauge, qu'aucun corps n'a encore été retrouvé. Il ne leur dira rien de l'enquête de John Flocon : le froid, la neige du premier jour et l'avalanche du chapitre 2. Non non non. Il ne parlera pas encore des pistes. Non non. Il ne dira rien. Ni ses intuitions, ni les manèges ensoleillés aux refrains des forains. Ses clients n'ont pas à savoir ça. Ni le charme rugueux de la lugeuse batave. Ni celui peut-être de sa voisine de chambre.

Philémont ne révélera pas non plus à ses clients son choix de chaussures. Décision qui commence à l'envahir d'un sérieux doute. Ce n'est pas une journée à italiennes et le style anglais est traditionnellement fidèle au pied mince et plat. Or Philémont les a latins. C'est-à-dire à cambrure franche. Donc plutôt typés pour des françaises.

Mais il feignasse, le drap enroulé autour des chevilles et le polar ouvert sur les pages 32 et 33. Il égare un œil sur la tapisserie de la chambre aux primevères décolorés à force de voyageurs, clients sans lendemain. Et il souffle la fumée de sa Craven A en faisant des O. Marrant. Un rayon de soleil traverse la fumée de la cigarette. Rien son esprit. Pas encore.

Philémont entend les voix des forains dehors entre les coups de masse. Son revolver est au fond du tiroir de la table de nuit, à côté du portable, et dans la chambre voisine un bruit de robinet soudain, l'eau de la douche. Un corps de femme oh là là !... Philémont vient de décider : il attendra la sortie de l'inconnue pour descendre prendre son petit déjeuner.

5

Lila n'a pas entendu la douleur de Cyril. Elle a les cheveux mouillés. La rose est dans le vase. Le parc apporte l'haleine du fleuve en contrebas derrière les acacias. Le thé fume dans le bol. Quand elle a découvert la casserole à terre, Lila l'a ramassée. Rien en Cyril ne déborde, sauf le geste parfois. Il a laissé sur le bloc-notes de la cuisine ces mots à l'encre bleue : *Pas pu rêver cette nuit.*

Lila finit de boire son thé en regardant les arbres du parc. Saules, mélèzes, prunus, bouleaux poussés en pied de marmite. Elle aperçoit plus loin les grands hêtres et les peupliers. (Cyril lui a appris les peupliers blancs et les noirs : Perséphone et Hercule.) Les frênes, les platanes, les érables et les ormes. Cyril les a gardés pour le mot. Peut-on aimer un arbre pour son nom ?... se demande Lila. En planter pour en avoir le mot à portée de voix ?

Elle ouvre la bouche et récite :

— Saule, érable, chêne...

Elle répète, elle dit :

— Vieux chêne !

Elle souffle sur son thé, boit une gorgée.

— Vieux con de chêne !

Ça lui plaît. Elle le redit, puis se retourne. Un frisson sous le peignoir. Elle prendra la voiture ce matin pour aller au village répondre à la convocation des flics.

6

Ce n'est qu'une fois installée au volant que Lila remarquera un feuillet plié en deux sur le tableau de bord. *Laisse tomber.* Elle ne comprend pas, cherche dans la boîte

à gants, sous le siège. Elle ne verra pas Cyril derrière la fenêtre du bureau, au premier étage, quittant son poste d'observation pour aller décrocher le téléphone. Et dans la cuisine en bas le sachet de thé commence à durcir comme le jour de ses vingt ans, à côté du feuillet sur lequel Cyril continue de hurler à l'encre noire, un cri solitaire et patient, qui dure. *Aïe.*

7

Philémont trouvera son inconnue assise au centre de la salle de restaurant. Pas de confiture de mirabelle devant elle mais d'abricot. Et le détective vient se poser comme une rose, hé hé, incognito et par hasard, à cette table précisément : en face. (Savourer le fugitif bonheur de contempler ce visage et ces mains tartiner.)

Profil de femme... répète-t-il ébloui et pour lui-même dans la serviette en papier de l'hôtel car elle s'est assise de biais. Il croise les pieds sous la table. Elle a déjà englouti toute la confiture.

— Abricot je crois votre choix ?

Les yeux de la fille se déroutent un instant. Elle prend le petit pot de plastique et de confiture et ne dit pas merci. Sans doute un beau cul... rêve Philémont.

Quelques coups de masse dehors sur la place, un éclat de carrosserie d'auto tamponneuse, une manœuvre de camion, un monstre de train fantôme aux corps désarticulé qu'on décharge. Et à travers la fenêtre de la salle de restaurant, les premiers badauds du village en spectateurs. Murmures inquiets sur leurs lèvres qui bougent. Le fils de la patronne aux premières loges, devant les montagnes russes en allant à l'école. (Ils ont déjà troqué un autocol-

lant, Philémont et lui. Le gosse a décollé l'autocollant de son cartable en échange d'une balle de 38 spécial.)

Il n'en a plus maintenant c'est malin. Pas de balles, mais de confiture d'abricot. Philémont. Il tartine donc au beurre dans la torpeur de la grande salle de restaurant presque vide, face au profil silencieux de son inconnue qui n'ouvre la bouche que pour s'envoyer la confiture. Philémont ne regrette pas la confiture, non bien sûr, mais des paroles, une intonation, quelque chose de vocal. D'humain, quoi.

— Vous engloutissez toujours autant, le matin, ou c'est le dépaysement ?

— ...

— Je dis ça parce que vous n'êtes pas d'ici, ça se sent. C'est comme moi.

— ...

— Vous êtes arrivée dans la nuit, non ? Nous avons des chambres voisines. Encore un peu de sucre ?

Il songe qu'il faut se présenter, faire preuve d'urbanité, dire qu'il s'appelle Philémont, que les autos tamponneuses sur la place lui rappellent son enfance. (Notre enfance à tous, n'est-ce pas ?...) Il s'inquiète soudain pour le Trooper dans la table de nuit. Une femme de ménage mal intentionnée, ou simplement maladroite. Il envisage de remonter dans sa chambre pour empocher l'arme. Au holster d'aisselle façon John Flocon !

— Je choisissais toujours les rouges ce sont les plus rapides. Vous saviez ça ? Faut toujours monter dans les autos tamponneuses rouges !

Sa mutique voisine achève sa confiture dont elle récure le fond du petit pot, farouche.

— Je vous promets de vous les garder chaque matin ! dit Philémont amusé et flatté.

Elle rit tout de même. Gladys. Son nom.

— Alors peut-être que...

Aurait-elle été impressionnée par le flingue sous l'aisselle, Gladys ? Pourquoi Philémont n'y a-t-il pas pensé plus tôt ? Descendre avec des airs de chasseur de primes et une bosse sous la veste. Infaillible ! (Relire les passages de *Crime en cime* où Flocon fait ça.)

— ... vous offrir un tour d'auto tamponneuse ce soir ?

— Une rouge ? fait-elle.

Bon Dieu quelle femme !

— Of course, dit-il, à moins que la vitesse vous effraie.

— Vous êtes représentant ? demande-t-elle.

— Si on veut.

— En autos tamponneuses ?

De la répartie, ces femelles ! Le voilà obligé d'inventer. Alors vous comprenez, les autos tamponneuses ce n'est que pour le plaisir. Et vous ?...

— Moi aussi, dit-elle, dans un sens.

Philémont ignore à quel sens elle fait allusion, mais ne pipe point. Cette Gladys-là est un mystère.

8

Elle doit écrire des bouquins... songe Philémont au bout d'un silence abricoté. Elle repère pour son intrigue, tous les écrivains font ça, John B. Flocon en tête. Parce que ces mains, ces doigts, ça ne trompe pas. Cette délicatesse de clavier dans l'ouverture des pots de confiture !

— Des romans ? fera-t-il sans savoir interpréter le mouvement des sourcils de Gladys qui marquent une soudaine compassion.

9

La maison d'Édouard est de l'autre côté de la route. Ancien pressoir au toit rouge et volets bronze.

— Il m'inquiète, dit Lila en entrant dans le chai.

La pipe d'Édouard, ses lunettes posées à côté d'une buse.

— Qu'est-ce qu'il a ?

Sous les regards en billes de verre des animaux morts, Lila dit qu'elle ne sait pas, qu'elle n'arrive pas toujours à comprendre Cyril. Édouard ouvre un tiroir, fait la moue. Lila :

— Mais cette fois...

Quelques rongeurs au hasard des étagères observent leurs gestes. Mulots, musaraignes, hamsters et taupes. Dans les vitrines des serpents dressés face à d'invisibles proies. Quelquefois Édouard y place un ragondin pour le plaisir de l'œil. Quel œil ?... lui a demandé un jour Lila.

— T'as pas une cigarette ?

Au mur depuis des années : une tête de zèbre au poil terni. Des poules faisanes, passereaux, mésanges, tourterelles paralysés sur un dernier élan de liberté brisé, ailes écartées dans une résignation de fil de fer. Des griffes et des becs, des serres, des ergots, des pattes, des jambes, des paturons et des sabots. Et des nageoires. Poissons d'eau douce ou de mer au ventre rouge, l'œil en quête de profondeur.

Plus loin les cornes sales d'un taureau andalou pointent, elles, à longueur de journée en quête de costumes de lumière. En quête aussi de muletas qu'elles n'ont pas déchirées, de rose inaccessible en véroniques utopiques, et de fémorales qu'elles n'ont jamais crevées. Il y avait autrefois un kangourou dans la pénombre au fond de

l'atelier. Et plusieurs regards d'aigles aux prunelles attentives, inquiètes et violentes.

Le train fantôme de la place du village aurait tout à envier de l'atelier d'Édouard.

— Ça ne lui plairait pas, Lila, tu le sais.

Elle hausse les épaules, prend la cigarette, tend le feuillet trouvé dans la voiture. *Laisse tomber*

— C'est la première fois, dit-elle.

Édouard ajuste ses lunettes, calibre une paire dans les orbites de la buse et demande combien de temps.

— Une semaine, dit Lila, c'est pas si long !

— Pour lui peut-être.

Toujours délicat de choisir les bonnes billes en substitution des vraies gobilles. Édouard hésite. Il sait que certains grands musées d'histoire naturelle emploient des artistes peintres pour exécuter des pupilles sur mesure. Lila sort un autre feuillet.

— Il a déposé ça sur le rebord de la baignoire : *M'as jamais laissé seul...*

Édouard caresse les cheveux de Lila qui se laisse aller contre sa poitrine.

— T'es rien qu'une gamine par moments...

— Tu l'aideras hein Édouard ?

Et le tiroir aux yeux reste ouvert sous celui des planches à mouches. (Toujours un peu grotesque, le bataillon de mouches épinglées, mais dont souvent le cinéma utilise des spécimens.)

— Tu l'aideras, hein, Édouard ?

Lila passe une paume intimidée sur l'alignement macabre de mufles et de truffes qu'Édouard tous les deux ans badigeonne pour un semblant de vie qui luit.

— Attention celui-là n'est pas mort !

Elle retire sa main d'un geste brusque. Édouard rit.

— Tu bois un café ?

— Pas le temps. Tu m'as fait peur avec ton renard !

— Tiens.

Il lui donne un paquet.

Lila qui ne verra pas, en démarrant dans la cour, le feuillet tombé de la portière de la voiture. *Achète-moi le concerto pour violon de Khachaturian par Oïstrakh.* Elle jettera le paquet mal enveloppé de papier kraft sur le siège passager et prendra la direction du village pour se rendre à la convocation des flics. Et rompre avec Vincent.

10

— La dernière goutte pour la route !... s'encourage Philémont avant de s'éloigner du tronc sur le dernier bouton.

Il a quitté l'Hôtel de la Place la vessie pleine de café et la tête du souvenir vert des yeux de sa belle inconnue. Conséquence du premier événement : il finit d'uriner contre le fût du platane.

Exactement sur des entailles faites au couteau dans l'écorce. (N'exagérons rien, Philémont les a sous les yeux, les initiales. C'est un bon mètre plus bas qu'il pisse !) Et il vient de reconnaître Lila passer en voiture sur la nationale. Il l'a vue baisser la vitre pour jeter l'écureuil empaillé qui rebondit entre les primevères.

Quand il pousse son side-car hors du talus, bien allégé et bien rebraguetté, il lève les genoux pour ne pas abîmer ses pompes au milieu de ces saloperies de primevères.

— Des Walter Steiger à cinq cents euro !...

Et c'est dans le chêne centenaire du parc de la métairie, quelques minutes plus tard, qu'il ira grimper. Après